

AVERTISSEMENT

Ce texte a été téléchargé depuis le site

<http://www.leproscenium.com>

Ce texte est protégé par les droits d'auteur.

En conséquence avant son exploitation vous devez obtenir l'autorisation de l'auteur soit directement auprès de lui, soit auprès de l'organisme qui gère ses droits (la SACD par exemple pour la France).

Pour les textes des auteurs membres de la SACD, la SACD peut faire interdire la représentation le soir même si l'autorisation de jouer n'a pas été obtenue par la troupe.

Le réseau national des représentants de la SACD (et leurs homologues à l'étranger) veille au respect des droits des auteurs et vérifie que les autorisations ont été obtenues et les droits payés, même a posteriori.

Lors de sa représentation la structure de représentation (théâtre, MJC, festival...) doit s'acquitter des droits d'auteur et la troupe doit produire le justificatif d'autorisation de jouer. Le non respect de ces règles entraîne des sanctions (financières entre autres) pour la troupe et pour la structure de représentation.

Ceci n'est pas une recommandation, mais une obligation, y compris pour les troupes amateurs.

Merci de respecter les droits des auteurs afin que les troupes et le public puissent toujours profiter de nouveaux textes.

L'ÉTRANGE THÉÂTRE

I

LES DÉBUTS

Comédie

De

Bernard FRIPIAT

À Carole Decaudin

Bernard FRIPIAT 25 rue de la Croix Nivert 75015 PARIS

Tél. : 01.47.83.94.72.

<http://b.fripiat.googlepages.com/>

b.fripiat@noos.fr

Dépôt : SABAM (Belgique) Responsable : Yves Haubourdin

(00 32 2 286 82 73) yves.haubourdin@sabam.be

Merci de noter que cette pièce est déposée à la SABAM et non à la SACD

MERCI DE ME JOUER

Durée. 1h30.

Peut-on vivre de son art en dehors du système, sans piston ni fortune ? Telle est la question que se posent la majorité des artistes depuis la nuit de temps. Le théâtre présente cet immense avantage un art d'artisans. L'équipe que nous allons suivre dans la première partie de cette trilogie a vingt ans et un seul rêve : exister dans le théâtre.

Carole. Comédienne diplômée du conservatoire, Carole a choisi cet art parce qu'elle voulait rencontrer des gens passionnés. Lorsqu'elle apprend que Sylvio a réussi à acquérir un petit théâtre, elle trouve qu'il manque d'ambition. Mais bon, en attendant mieux, c'est toujours bon à prendre. D'autant plus que le bruit court qu'il va monter Phèdre, un rôle que Racine a écrit pour elle.

Jean-François. Auteur dramatique prolifique n'ayant encore joué que dans ses propres pièces, il est fou de joie à l'idée de ce théâtre où il va pouvoir faire vivre ses écrits.

Sylvio. Patron de ce qui deviendra vite l'Etrange Théâtre, Sylvio, six mois après sa sortie du conservatoire, a réalisé son rêve : posséder un théâtre. N'ayant aucune envie de passer des auditions devant des intellos torturés, ni de faire la pute devant des commerciaux médiatiques, il a décidé de servir le théâtre dans ce lieu. Il a l'intime conviction qu'il y passera sa vie. Qu'importe, c'est exactement ce dont il rêve.

Bossdure. Jeune héritier, Bossdure vit les affaires et le business comme les autres vivent le théâtre, avec passion. S'il fera un peu figure de pigeon dans cette aventure, on peut se demander s'il ne l'a pas fait exprès.

Painnoir. Painnoir est un génie. En tout cas, il en est intimement persuadé. Son intellectualisme le handicape pour jouer. Par contre, ses mises en scène torturées ont séduit tous ses professeurs au conservatoire. Quand il apprend que Sylvio possède un lieu, il y voit la chance de sa vie et l'occasion de bluffer une jeune ingénue qu'il connaît depuis peu. De toute façon, le flot de paroles qui entourent la moindre de ses pensées peut lui ouvrir toutes les portes.

Sonia. Quand elle était au lycée, Sonia a joué « la peur des coups » de Courteline et en a gardé un excellent souvenir. Depuis, elle se dit que si l'occasion de faire du théâtre se présente, elle ne la laissera pas passer.

ACTE 1

Scène 1

Carole et Jean-François découvrent le nouveau théâtre de Sylvio.

Carole. Il faut être complètement fou pour acheter un théâtre dans ce trou à rats.

Jean-François. L'important, c'est de jouer.

Carole. Devant qui ? Il n'y a personne !

Jean-François. Qu'importe ! Du moment que le public est de qualité. Au théâtre, c'est la seule chose qui compte.

Carole. L'ambition est peut-être un défaut. Mais, moi je ne compte pas me limiter à ça !

Jean-François. Ah bon ? Et qu'est-ce qui t'attire à l'extérieur ? Les auditions ?

Elle est montée sur la scène, il est resté dans la salle. Il joue celui qui fait passer une audition.

Dépêchez-vous, Mademoiselle, nous n'avons pas toute la journée. J'espère que vous avez un agent. Ça ne sert à rien, mais ça nous permet de faire une première sélection.

Carole. *(Jouant).* Monsieur Santer !

Jean-François. Encore ! Mais, c'est la cinquième comédienne qu'il nous envoie. La prochaine fois, vous lui direz de ne plus vous envoyer. Enfin, puisque vous êtes là ! Dites bonjour à la caméra !

Carole. *(Jouant).* Bonjour, caméra !

Jean-François. Très drôle, Mademoiselle ! Malheureusement, nous cherchons une tragédienne. Si vous avez une photo torse nu, laissez-la à mon assistante ! Suivante !

Carole. *(Jouant une autre comédienne).* Bonjour, Monsieur !

Jean-François. Vous avez un agent ?

Carole. Mon papa !

Jean-François. *(Ironique).* Nous nageons dans le professionnalisme.

Carole. *(Ingénue).* Vous le connaissez peut-être, il travaille à la télévision ?

Jean-François. Ah ! Vous êtes une fille de ... *(Un temps).* Quel talent !

Carole. Et ma tante écrit des sitcoms.

Jean-François. Quel talent !

Carole. Et ma grande sœur chante des CD.

Jean-François. Quel talent ! *(Un temps).* Mais pourquoi ne m'ont-ils pas téléphoner pour me dire que vous vouliez jouer le rôle d'Agrippine ? Alors qu'il est évident que Racine l'a écrit pour vous.

Carole. C'est moi qui ai tenu à passer une audition.

Jean-François. Quel talent !

Carole. Je ne veux devoir ma réussite qu'à mon seul talent.

Jean-François. Quel talent !

Carole. Comme Baudelaire et Van Gog.

Jean-François. Qui sont aussi de votre famille ?

Carole. Non !

Jean-François. Quel dommage ! Vous auriez pu écrire une adaptation et peindre le décor.

Carole. Quoi que ! Ma grand-mère adorait Baudelaire et mon papa s'est acheté un Van Gog un jour de cafard...

Jean-François. *(Arrêtant de jouer).* Tu vois que c'est mieux ici ! Sylvio m'a promis qu'il n'y aurait jamais d'auditions.

Carole. Que du piston !

Jean-François. Non ! On trouve les gens avec qui on veut travailler et moi j'écris des rôles sur mesure. Vous serez tous bons puisque ce sera du sur-mesure. D'ailleurs, cette scène m'inspire.

Il monte sur scène et s'y promène.

Jean-François. Tu n'entends pas ?

Carole dit non, il l'emmène dans un coin.

Écoute !

Jean-François bouge comme s'il dansait un rock.

Tu sens le rythme ? Ici, je mettrai les monologues.

Il va ailleurs, elle le suit lentement.

Oh, ici, je mettrai les scènes tragiques. *(Montrant un autre endroit).* Oh là ! Tu entends ?

Comme s'il entendait quelque chose alors qu'il n'y a aucun son. Il commente.

Bonjour l'ambiance ! Si je décris un meurtre, c'est ici qu'il se jouera.

Elle vient de le rejoindre. Il sautille de l'autre côté de la scène et comme s'il entendait un slow.

Ici, je placerai les scènes d'amour. Viens ! Écoute !

Carole. *(Ne bougeant plus et n'ayant aucune envie de danser un slow avec Jean-François).* Non, moi je préfère les meurtres.

Jean-François. Carole, j'aime ce lieu. Il y résonne des mots qui vont me nourrir.

Carole. Tant mieux parce que si tu dois compter sur tes droits d'auteur.

Jean-François. Viens ! Allons visiter les coulisses !

Carole. *(Craignant d'y être draguée).* Où veux-tu en venir ?

Jean-François. Pourquoi tu dis ça ?

Carole. (*Soupçonneuse*). Tu n'essayerais pas d'emmener une jeune comédienne dans les coulisses ?

Jean-François. Qu'est-ce que tu vas imaginer ? Je suis auteur, pas metteur en scène.

Ils sortent par les coulisses.

Scène 2

Bossdure et Sylvio arrivent de la salle. Bossdure se trompe légèrement sur les intentions de Sylvio et bien que tout soit signé, ce dernier doit jouer serré.

Bossdure. Dès le début de mon existence, je me suis dit à choisir entre être riche ou pauvre, autant être riche. De toute façon, les gens ne pensent qu'à l'argent. Les riches pensent au leur, les pauvres à celui des riches. Alors, autant être riche ...

Sylvio. Vous n'êtes pas seulement riche, vous êtes aussi très philosophe.

Bossdure. Ah bon !

Sylvio. C'est très philosophique ce que vous venez de me dire.

Bossdure. Vous croyez ?

Sylvio. J'en suis certain.

Bossdure. Si être philosophe n'empêche pas d'être riche, ça ne me dérange pas d'être philosophe.

Sylvio. Tant qu'à faire !

Bossdure. Ça ne peut pas faire de tort.

Ils sont maintenant arrivés sur la scène.

Avouez-le, mon cher Sylvio ! Vu d'ici, on jurerait être dans un théâtre !

Sylvio. (*Hypocritement incrédule*). Un théâtre ? Vous trouvez que cet endroit ressemble à un théâtre ?

Bossdure. Comme deux gouttes d'eau !

Sylvio. Quelle drôle d'idée !

Bossdure. Avant de la trouver drôle, demandez-vous si vos clients ne vont pas se poser la même question ! (*Un temps*). Où allez-vous mettre la marchandise ?

Sylvio. (*Le mot lui échappe*). Sur la scène !

Bossdure. (*Réagissant au quart de tour à ce mot du fait qu'il appartient au vocabulaire théâtral*). Ah vous voyez !

Sylvio. (*Rattrapant sa gaffe*). Je continue simplement votre comparaison. Si mon entreprise ressemble à un théâtre, je suppose que nous devons marcher sur la scène. Donc, je vous dis que c'est sur la scène que nous mettrons les marchandises puisque c'est ici que je les poserai.

Bossdure. Et les clients ?

Sylvio. Et bien, ils seront assis (*montrant la salle*) là !

Bossdure. Dans la salle !

Sylvio. Si vous voulez.

Bossdure. En somme, c'est de la vente aux enchères que vous voulez faire.

Sylvio. Vous n'aimez pas l'idée ?

Bossdure. Si ! Mais pourquoi ne me l'avez-vous pas dit lorsque je vous ai fait signer le bail ?

Sylvio. (Expliquant). Parce que ce n'est pas exactement de la vente aux enchères. Ce que nous faisons est différent. Les clients s'installent dans ce que vous appelez la salle, je ferai défiler les marchandises sur...

Bossdure. (Continuant la phrase de Sylvio). La scène.

Sylvio. C'est vous qui le dites. Au fur et à mesure, les gens cocheront ce qu'ils désirent acheter et à la fin, on officialisera la transaction.

Bossdure. Et ça n'a jamais été fait ?

Sylvio. Vous en auriez entendu parler.

Bossdure. (Acquiesçant). Évidemment ! *(Du ton de celui qui flaire une bonne affaire).* Vous avez raison, ça risque de faire du bruit.

Sylvio. Nous ferons connaître votre lieu dans le monde entier et, dans 9 ans, à la fin du bail, vous pourrez le revendre à prix d'or ou le louer cent fois plus cher.

Bossdure. Et vous ?

Sylvio. Oh moi ! Normalement, j'aurai fait fortune et je prendrai ma retraite en devenant golden boy. *(Mentant bien).* J'ai toujours rêvé d'être golden boy.

Bossdure. En tout cas, ce n'est pas le loyer que je vous réclame qui grèvera votre budget. Avouez que je ne vous demande pas cher.

Sylvio. Et je vous en suis très reconnaissant. Vous avez fait ce que j'appelle une bonne action.

Bossdure. (Riant). Bonne action qui va m'en rapporter beaucoup ...

Sylvio ne comprend pas.

D'actions.

Il éclate de rire.

Sylvio. (Se forçant). Elle est bonne !

Bossdure. Je vais être honnête Sylvio, vous n'avez pas à me remercier. Nous faisons affaires dans une totale transparence et chacun va y gagner beaucoup.

Sylvio est un peu gêné.

J'ai tout de suite deviné en vous l'homme d'action. *(Reniflant).* Je respire la richesse. Chez moi, c'est un deuxième sens. Quand je vous vois, je sens que vous allez faire fortune. Mon flair ne me trompe jamais.

On entend des bruits dans les coulisses.

Il y a quelqu'un ?

Sylvio. Ce sont des collaborateurs à qui j'ai demandé de venir.

Bossdure. Vous pouvez me les présenter ?

Sylvio. (Craignant une gaffe). C'est que je ne les ai pas encore engagés !

Bossdure. Présentez-moi ! Les entretiens d'embauche, ça me connaît. Je vais vous aider.

Scène 3

Jean-François. *(Entrant).* Sylvio, tu es là ? On te cherchait. On est venu plus tôt que prévu car nous étions impatients.

Sylvio. *(Le coupant).* Permettez-moi de vous présenter Monsieur Bossdure qui nous loue ce lieu pour une bouchée de pain afin que nous le rentabilisions.

Carole. *(Ironique).* Et bien, il a le sens des affaires, celui-là !

Jean-François. *(Admiratif).* Un mécène !

Sylvio. *(Espérant que ses amis vous comprennent la situation).* Il croit, à juste titre, que la nouvelle technique de vente que j'ai mise au point lors de ma thèse défendue à HEC permettra de multiplier par cent la valeur de ce lieu qu'il a hérité de sa grand-mère.

Jean-François. *(N'ayant pas compris).* Sa grand-mère a fait HEC ?

Carole. *(Ayant compris).* Je comprends. *(À Bossdure).* Toutes mes félicitations ! Que pensez-vous de cette méthode ?

Bossdure. J'y crois.

Jean-François. *(Sans comprendre).* S'il y croit !

Carole. *(Elle parle à Bossdure en espérant que ses paroles permettront à Jean-François de comprendre la situation).* Il faut dire que Sylvio a obtenu une brillante note à HEC pour ce travail.

Bossdure. Je sais, il me l'a dit ! *(De la voix douce d'un PDG qui veut montrer qu'il reste maître chez lui).* Mais il m'a dit aussi qu'il n'était pas sûr de vous engager.

Sylvio. *(Expliquant).* J'ai demandé à Monsieur Bossdure de me faire profiter de son expérience des entretiens d'embauche. Il a gentiment accepté de m'aider.

Bossdure. C'est normal ! J'adore aider les gens avec qui je fais des affaires. Moi aussi, j'ai intérêt à ce que votre entreprise réussisse.

Jean-François. *(Qui n'a toujours rien compris).* Ça c'est gentil ! *(L'interrogeant sur sa profession).* Vous êtes dans le spectacle aussi ?

Sylvio. *(Rattrapant la gaffe de Jean-François).* Je comprends ce qu'il veut dire. En fait, je me suis dit qu'engager des comédiens pour promouvoir les produits serait une bonne idée. J'ai eu tort ?

Bossdure. Pas du tout ! Vous seriez étonné des capacités de baratin des comédiens. Rien de tel pour vous faire prendre des vessies pour des lanternes.

Carole. *(Pensant à Sylvio).* À qui le dites-vous !!!

Bossdure. *(Répondant à sa question comme si elle lui avait sincèrement demandé à qui elle parlait).* Mais à vous, ma chère. *(Du ton de celui qui découvre la ruse qu'il vient d'utiliser).* Mine de rien, en bavardant, je vous ai observée. Et bien, je trouve que vous convenez parfaitement. *(À l'adresse de Sylvio).* Les entretiens les plus efficaces sont les entretiens apparemment informels.

Sylvio. (*Admiratif*). Je retiendrai la leçon.

Bossdure. (*À Jean-François*). Quant à vous, j'ai des doutes. Ne vous vexez pas ! Vous êtes probablement un excellent comédien. Par contre, je doute que vous soyez capable de vous adapter au monde de l'entreprise.

Jean-François. (*Vexé mais ne comprenant toujours pas*). Primo, je ne suis pas comédien, je suis auteur. Deusio, votre monde de l'entreprise, je l'emmerde.

Sylvio. (*Le coupant pour éviter la catastrophe*). Je ne savais pas que tu n'étais pas comédien.

Jean-François. (*Complètement perdu*). Quoi ?

Sylvio. (*Répétant, énervé qu'il ne comprenne pas*). Je ne savais pas que tu n'étais pas comédien.

Carole. (*Soutenant Sylvio*). Ce n'est pas beau de mentir.

Sylvio. (*Espérant pouvoir le congédier*). menteur ! Et bien tu ne seras pas comédien ici non plus ! (*Espérant que cette phrase provoquera le déclic*). Ça t'apprendra à te taire.

Jean-François. (*Ne comprenant décidément pas*). Mais je suis un auteur.

Sylvio. (*Carrément menaçant*). Et si tu ne te tais pas, tu ne seras plus auteur non plus. (*À Bossdure, espérant détourner la conversation*). Comment avez-vous deviné qu'il n'était pas comédien ?

Bossdure. (*Fier*). L'expérience, mon cher, l'intuition, le feeling ...

Sylvio. (*À Bossdure, mais son seul but est d'empêcher Jean-François de parler*). Je ne sais pas comment vous remercier. Je vous dois une fière chandelle.

Bossdure. (*Tout heureux de sa prouesse*). M'autorisez-vous un petit conseil ?

Sylvio acquiesce.

Interdisez qu'on vous tutoie !

Sylvio. Croyez-moi, je le suivrai ! (*Modeste*). Comment vous remercier de toute cette aide que vous m'apportez ?

Bossdure. (*Fier*). Vous voulez me remercier ?

Sylvio acquiesce.

Enrichissez-vous ! Et que ce lieu prospère !

Sylvio. Je vous raccompagne ! Passons par derrière !

Bossdure. Par les coulisses !

Il éclate de rire.

Carole. (*À Bossdure*). Au revoir monsieur ! Merci !

Bossdure. (*Impérial*). J'ai agi dans l'intérêt de notre entreprise.

Un temps. Il jette un regard vainqueur.

Grand-mère serait contente ! (*À Jean-François*) Désolé !

Ils sortent.

Scène 4

Carole. (*Respirant de soulagement*). Ça promet !

Jean-François. (*Restant sur la phrase de Sylvio lui disant qu'il n'était pas comédien*). Je n'ai rien compris.

Carole. Ça, on l'avait remarqué.

Jean-François. (*Parlant de Bossdure*). Qui c'est ce con ?

Carole. Con, je ne sais pas, mais pigeon certainement !

Sylvio revient.

Sylvio. (*À Jean-François*). T'es rapide pour comprendre ! Heureusement que tu n'improvises pas tes pièces.

Jean-François. (*Qui ne comprend toujours pas*). Nous nageons dans surréalisme !

Carole. Qu'est-ce que tu lui as raconté comme histoire ?

Sylvio. Que j'avais inventé un nouveau système de vente. On met les marchandises sur la scène, les clients viennent, s'asseyent et choisissent.

Jean-François. Une sorte de supermarché à l'envers !

Carole. (*Incrédule*). Et il a gobé ça ?

Sylvio. Oui ! (*Un temps*). Mais je le lui ai exposé un peu plus longuement !

Jean-François. Le plus comique, c'est que ça pourrait marcher !

Carole. Il ne t'a pas fait signer de contrat ?

Sylvio. (*Heureux du bon coup qu'il a joué*). Si ! Mais la vente est censée avoir lieu l'après-midi !

Carole. Et alors ?

Sylvio. On ne sera pas gêné puisqu'on joue le soir !

Carole. Et l'après-midi, on fera quoi ?

Sylvio. On mettra quelques patates, on dira que les gens n'en veulent pas et que c'était une mauvaise idée. Néanmoins, par honnêteté, on continuera tout de même à payer le loyer.

Jean-François. Il est cher le loyer ?

Sylvio. Non ! (*Trouvant qu'on a assez parlé de ça*). Alors ? Comment vous le trouvez mon théâtre ?

Carole. (*Restant sur la conversation précédente*). C'est quand même une étrange manière d'avoir un théâtre.

Sylvio. Génial ! Tu viens de trouver son nom ! Nous allons le baptiser : l'Étrange Théâtre.

Scène 5

Painnoir et Sonia arrivent dans la salle et s'asseyent au dernier rang.

Painnoir. (*À Sonia*). Toi, tu restes sagement assise ici. Fais-moi confiance ! Je me case, puis, je t'impose. Dans le théâtre, ça se passe toujours comme ça. (*Haut*). Coucou ! Ne me cherchez plus, je suis là. Dès que j'ai appris que vous alliez monter Phèdre, je me suis emparé de l'œuvre. Je l'ai lue, relue, rerevue et rerevue. Il n'y a pas de doute possible : Hyppolite, c'est moi !

Jean-François. (*Regardant Sylvio, incrédule et réprobateur*). Phèdre ?

Painnoir. Oui ! (*Montrant Sylvio*). Le patron a décidé de monter Phèdre. Et tel que je le connais, ce sera une Phèdre révolutionnaire. Lui et moi allons revisiter Racine de A à Z (*Serrant la main à Sylvio*). Bravo patron ! Ouvrir son théâtre par un coup d'audace, c'est le signe du génie ! (*À Carole*). Oh Carole ! Toujours aussi ravissante !

Carole. Merci !

Painnoir. (*Étonné*). Je n'aurais jamais imaginé que tu serais encore dans le théâtre six mois après être sortie du conservatoire.

Carole. Je retire mon merci !

Painnoir. (*À Jean-François*). Jeune homme ! Nous n'avons pas été présentés.

Jean-François. Jean-François Dugeon, auteur !

Painnoir. Dugeon ? Ce n'est pas un nom d'auteur, faudra trouver un pseudonyme ! (*Riant*). Évitez Molière, ça a déjà été pris. (*Un temps*). Je me présente, Albert Painnoir : comédien, metteur en scène et le plus vieil ami du patron. Car je propose que nous appelions dorénavant Sylvio : patron. C'est indispensable si on veut que ce théâtre soit pris au sérieux.

Jean-François. Dis donc, patron, tu vas vraiment monter Phèdre ?

Sylvio. Oui !

Jean-François. Mais, je croyais que tu avais acheté ce théâtre pour jouer mes pièces ?

Sylvio. Je ne l'ai pas acheté, je l'ai loué !

Painnoir. Ça revient au même, patron !

Jean-François. Le con a raison, ça ne change rien ! (*Un temps*). Tu ne vas pas jouer Phèdre ?

Sylvio. Si !

Un temps. Jean-François boude.

Qu'est-ce qu'il y a ? Tu as une dent contre Racine ? Il t'a piqué ta femme à toi aussi ? Hein, c'est ça, tu étais amoureux de Marquise ? Non ! Alors, vous vous êtes disputés à la cour du roi ?

Jean-François. Pourquoi jouer un auteur connu mort il y a trois cents ans alors que tu peux en jouer un inconnu encore vivant ?

Sylvio. Parce que j'ai eu un premier prix de conservatoire en jouant une scène de Phèdre. Comme cette scène m'a porté chance, je me suis juré que le jour où j'achèterais un théâtre, je commencerais par cette pièce.

Jean-François. Que diable allait-il faire dans ce conservatoire !

Sylvio. On va d'abord jouer cette pièce et puis, on prendra une des tiennes. Tu peux attendre quelques mois ?

Jean-François. Demander à un auteur d'attendre ... Il est fou le patron. À ce rythme-là, j'ai peur qu'on n'ait pas le temps de les jouer toutes.

Sylvio. Comment ça ?

Jean-François. J'ai fait le vœu qu'avant de mourir, j'aurai vu toutes mes comédies représentées.

Sylvio. Tu en as écrit beaucoup ?

Jean-François. Je viens de finir ma vingt-huitième.

Sylvio. Vingt-huit ?

Jean-François. Oui, mais deux ont déjà été jouées. N'empêche que tu as vingt-six pièces de retard. Alors, entre nous, Racine peut attendre.

Carole. Je ne savais pas que tu avais écrit tout ça !

Sylvio. Moi non plus !

Jean-François. Je vous les fais lire au compte-goutte.

Sylvio. Et bien, tu me les donneras toutes à lire et je choisirai celle que je préfère. Le temps que je lise tes vingt-huit chefs d'œuvre, j'aurai tout le temps de monter Phèdre.

Jean-François. Tu comptes déjà sur mon œuvre pour renflouer tes caisses. Remarque, Lucien Guitry montait bien la Dame aux Camélias chaque fois qu'il avait perdu de l'argent avec Racine.

Sylvio. Ne râle pas ! Il y a un rôle pour toi !

Jean-François. Je croyais que je n'étais pas comédien ?

Sylvio. J'ai dit ça à cause de l'autre crétin qui ...

Painnoir. (*L'interrompant, parano*). Quel crétin ?

Jean-François. (*À Painnoir*). Pas toi, un autre !

Painnoir. Quel autre ?

Sylvio. Le propriétaire de ce lieu, il n'a rien à voir là-dedans.

Painnoir. Tant mieux ! Parce que si on doit travailler ensemble, j'aimerais qu'on évite les cachotteries. Et la première de mes exigences est de connaître tous nos collaborateurs.

Carole. Celui-là, tu finiras par le connaître.

Sylvio. (*À Jean-François*). Tu vas jouer Thérémène !

Painnoir. On avait dit que Thérémène, ce serait moi !

Sylvio. Pas « on », c'est toi qui l'as dit.

Painnoir. Sylvio !

Jean-François. (*Rectifiant*). Patron.

Painnoir. Je l'ai lue, relue, rerevue

Sylvio. Justement, tu lis trop et tu ne joues pas assez.

Painnoir. Je joue tout le temps

Sylvio. Sauf sur scène. Écoute, tu es peut-être un très bon metteur en scène...

Painnoir. Un metteur en scène de génie ! D'ailleurs tout le monde au conservatoire le disait, même les jaloux.

Sylvio. Exact ! Maintenant, qu'est-ce qu'on disait de tes talents de comédien au conservatoire ?

Painnoir. Ben !

Carole. Que tu étais nul !

Sylvio. Soit ils ont tort, soit ils ont raison. Mais, ils ne peuvent pas avoir raison quand ils disent que tu es un bon metteur en scène et tort quand ils t'estiment mauvais comédien.

Painnoir. Sylvio ! Mon Sylvio ! Mon vieux compagnon des concours difficiles ! Toi qui es devenu mon patron, mais qui resteras toujours au fond de mon cœur, mon petit Sylvio. Et bien, sache-le, j'accepte ta proposition avec joie ! Mes amis, l'heure est venue de vous réjouir. Albert Painnoir accepte de vous mettre en scène. Jean-François, nous ne nous connaissons pas encore. Mais, sous ma direction, vous allez être un Thérémène comme Racine n'en a jamais vu. Plus je te regarde, plus je t'imagine dans ce rôle.

Jean-François. (*À Sylvio*). Tu ne comptais pas mettre en scène, toi-même ?

Sylvio. Si ! Mais c'est peut-être bien qu'il le fasse. En plus, il nous amènera les intellos du Conservatoire.

Jean-François. Ceux qui ne payent pas.

Carole. Et qui nous démolissent.

Jean-François. Je me demande s'ils nous démolissent parce qu'ils ne payent pas ou s'ils ne payent pas parce qu'ils nous démolissent.

Painnoir. (*Dans un coin en attendant le verdict*). Alors, c'est oui, je mets en scène ?

Sylvio. D'accord !

Jean-François. (*À Sylvio*). Dis, Sylvio ! Qu'il s'attaque à Racine, je m'en fous. Mais il ne s'occupera pas de mes pièces, hein !

Sylvio. On verra bien ! Pour le moment, on s'occupe de Phèdre !

Painnoir. Justement, patron ! Nous allons devoir résoudre le problème numéro 1 qui s'est posé à tous les génies qui ont voulu un jour monter Phèdre : qui va jouer Phèdre ? Nous n'avons personne.

Carole. (*Pensant à elle*). Si !

Sylvio. Ben non ! Justement !

Carole. Comment ça Ben non ?

Painnoir. (*Prenant le ciel à témoin*). Oh théâtre, pourquoi te montres-tu si impitoyable avec les artistes limités ?

Carole. (*À Painnoir*). Non mais, tu sais ce qu'elle te dit la « limitée » ?

Painnoir. Qu'elle fait ce qu'elle peut, la pauvre !

Carole. (*À Sylvio*). Mais enfin, Sylvio, nous l'avons jouée ensemble au conservatoire et j'étais bonne.

Painnoir. C'est exact, tu étais bonne. Mais sans plus, tu étais simplement bonne.

Sylvio. Painnoir, arrête ton cirque ! (*À Carole*). Ce n'est pas une question de talent, seulement c'était pour un examen. Professionnellement, tu n'as pas le physique du rôle.

Carole. Quoi ?

Sylvio. Phèdre n'a pas le même physique que toi.

Carole. Rachel l'a joué à 22 ans !

Sylvio. Ce n'est pas une question d'âge, mais une question de physique. Physiquement, je ne te sens pas dans ce rôle.

Painnoir. La dure loi de l'art.

Carole. (*Incrédule*). Je rêve ! On a un théâtre et je ne jouerais pas.

Sylvio. J'ai pensé à toi pour le rôle d'Oenone.

Carole. La servante ?

Painnoir. (*Pensant tout haut*). C'est vrai que physiquement le rôle de la bonne lui convient beaucoup mieux.

Sylvio. (*À Painnoir*). Toi si tu ne tais pas, on va changer de metteur en scène.

Painnoir. Réfléchis, Carole ! Le rôle d'Oenone est mille fois plus intéressant.

Carole. Vraiment ? Alors, on se demande pourquoi Racine n'a pas appelé sa pièce Oenone !

Jean-François. Voilà un problème qui ne se poserait pas avec moi. Car, moi, je peux adapter tous mes rôles féminins à vos âges et à vos physiques.

Carole. Et à part moi, vous connaissez quelqu'un qui accepterait de jouer dans ce trou à rat ?

Painnoir. J'ai quelqu'un. (*Criant*). Sonia !

Sonia arrive.

Painnoir. (*L'aidant à monter sur scène*). Viens mon cœur que je te présente à tes petits camarades ! (*Aux autres*). Qu'est-ce que vous en pensez ?

Carole. (*D'une évidente mauvaise foi*). Où est-il écrit que Phèdre n'est pas jolie ?

Sylvio. C'est elle ! C'est Phèdre ! C'est évident !

Il la dévisage.

Je vois ton maquillage ... Je vois tes habits ... Souris un peu !

Elle sourit.

Parfait ! ... Fais-moi ton petit regard de cocker !

Elle cligne de l'œil.

Parfait !

Painnoir. (À *Sonia*). Qu'est-ce que je t'avais dit ? Je vous présente :
Sonia Briva !

ACTE 2

Scène 1

Le décor de la pièce est installé. Sonia est habillée en reine, Carole en servante. Jean-François tire la tête.

Jean-François. Il faut être fou pour organiser une répétition à trois heures de la première. D'accord, ce n'est que Racine. *(Montrant Sonia)*. Mais la petite monte sur scène pour la première fois, elle doit avoir le trac.

Sonia. Un peu.

Carole. *(À Jean-François)*. Toi pas peut-être ?

Jean-François. *(Dodelinant négativement de la tête)*. Le public connaît la pièce par cœur. Si j'ai un trou de mémoire, il me soufflera. *(Un temps)*. Alors, il vient le génie ?

Carole. Paraît qu'il a trouvé une idée géniale qui va sublimer la pièce.

Jean-François. T'imagines ?

Carole. Quoi ?

Jean-François. Tu écris des chefs d'œuvre et trois cents ans après ta mort, tu es charcuté par des Painnoir !

Carole. *(Du ton de celle qui s'en fout)*. J'y pense tout le temps.

Jean-François. Etonnez-vous après ça qu'il n'y ait plus d'auteurs dramatiques.

Sylvio. *(Entrant)*. À trois heures de la première, la scène n'est pas l'endroit idéal pour se détendre.

Painnoir. *(De la salle)*. Je plaide coupable, patron. C'est moi qui les ai convoqués. Un trait de génie a traversé mon cerveau pendant mon déjeuner.

Jean-François. Pauvre petit trait de génie. J'espère qu'il ne s'est pas perdu.

Carole. Au milieu de tout ce vide.

Painnoir. *(Sans entendre et bondissant sur la scène)*. Vos trois personnages vont symboliser un animal. Sonia, mon cœur, tu es la reine ... Tu seras le lion.

Sonia. La lionne !

Painnoir. *(Comme si elle avait dit une énormité)*. Non ! Surtout pas la lionne ! Le lion *(Un temps)*. Ferme les yeux ! Imagine un lion ! Tu le vois ? *(Insistant)*. Tu le vois ? *(Un temps)*. Tu vois vraiment le lion ? *(Un temps)*. Alors, comment se fait-il que je n'aie pas peur ? Je t'ai déjà dit, chérie, que tu devais être le personnage. *(Un temps)*. Alors, concentre-toi ! Tu vois le lion ?

Elle a peur.

Bien, maintenant, imite-le en disant une réplique !

Sonia. *(Ayant peur)* Quand tu sauras mon crime, et le sort qui m'accable
Je n'en mourrai pas moins, j'en mourrai plus coupable

Painnoir. Oui mais toi tu ne dois pas avoir peur ! Tu es le lion. Le lion n'a pas peur.

Sonia. (*Imitant le lion*). Quand tu sauras mon crime, et le sort qui m'accable

Je n'en mourrai pas moins, j'en mourrai plus coupable

Painnoir. Ce n'est pas mal ! Mais c'est un peu trop lionne, pas assez lion. Mais ça ira pour ce soir. On le retravaillera demain.

Jean-François. (*Ironique*). C'est à des détails comme ça qu'on voit qu'elle n'a pas fait le conservatoire. (*Un temps*). Et moi, je suis quel animal ?

Painnoir. Théràmène !

Jean-François. Ça c'est mon rôle. Mais je fais quel animal ?

Painnoir. (*Du ton du génie incompris*). Excusez-moi, mais ça me paraît tellement évident : un serpent.

Jean-François. Ben évidemment !

Painnoir. (*À Carole*). Quant à toi, Carole, la fidèle servante. Tu seras un chien.

Jean-François. (*À Sylvio*). Sylvio, je te préviens. S'il met un seul un animal dans une de mes pièces, je fais une révolution dans l'Etrange théâtre, crée un comité de salut public, publie un décret décidant que tout metteur en scène aura la tête tranchée. (*Un temps, regardant Painnoir*). Et j'applique ...

Painnoir. Alors ? C'est clair pour chacun ?

Jean-François. Et Sylvio, il n'a pas d'animal ?

Painnoir. Non !

Jean-François. Pourquoi ?

Painnoir. Je suis le metteur en scène. Je n'ai pas à me justifier.

Sonia et Carole se promènent en grognant leur mammifère respectif.

Qu'est-ce que vous faites ? Ah non, vous jouez l'animal mais silencieusement.

Jean-François. Remarque, pour le serpent : ça m'arrange.

Painnoir. Entendez-moi bien ! Vous jouez l'animal, mais intérieurement. Vous intériorisez l'animal. Mais le public ne doit se rendre compte de rien.

Sylvio. (*Rassuré*). Si le public ne se rend compte de rien, c'est moins grave. Je vais faire un petit somme.

Il sort.

Scène 2

Painnoir. C'est ça, patron ! Va te reposer. Nous assurons la postérité du théâtre. Jean-François, pourrais-tu reprendre la fin du monologue de Théràmène en pensant au serpent. Allez et on se concentre.

Jean-François. (*Sans passion*).

Et moi, je suis venu, détestant la lumière,

Vous dire d'un héros la volonté dernière,

Et m'acquitter, Seigneur, du malheureux emploi
Dont son cœur expirant s'est reposé sur moi
Mais j'aperçois venir sa mortelle ennemie.

Painnoir. Tu ne penses pas assez au serpent.

Jean-François. *(Imitant un serpent qui ressemble au serpent à sonnettes du livre de la Jungle).*

Et moi, je suis venu, détestant la lumière,
Vous dire d'un héros la volonté dernière,
Et m'acquitter, Seigneur, du malheureux emploi
Dont son cœur expirant s'est reposé sur moi
Mais j'aperçois venir sa mortelle ennemie.

Painnoir. Excellent ! Mais allège un peu ! *(Un temps)*. Carole, tu essayes ?

Carole. Si tu veux bien, j'aimerais l'intérioriser seule. Histoire de mieux le vivre.

Painnoir. Je fais confiance à ton professionnalisme. Qui a dit que le conservatoire ne servait à rien ? Allez vous reposer ! Sonia, reste un peu !

Tous sortent sauf Painnoir et Sonia.

Scène 3

Alors ? Tu es contente ?

Sonia. Oui, mais le lion ; c'est difficile.

Painnoir. Mais le théâtre, c'est 99 % de souffrance pour 1 % de plaisir.

Sonia. En plus, si le public ne le voit pas.

Painnoir. Viens ! On va travailler ça ! Tu connais la différence entre le lion et la lionne ? ... Le lion respire avec le ventre ! Vas-y ! Respire un peu !

Elle respire.

Tu ne respires pas avec le ventre.

Il lui met la main sur le ventre.

Vas-y ! Avec le ventre ! Encore !

Il répète son « encore » plusieurs fois de suite et petit à petit sa main qui tient le ventre de Sonia monte pour atteindre sa poitrine. Lorsqu'il se met à caresser sa poitrine, elle lui fout une gifle.

Bossdure. *(De la salle)*. Bravo ! Excellente réaction !

Painnoir. *(À Bossdure)*. Je peux savoir qui vous êtes ?

Bossdure. Le propriétaire du lieu et je peux vous dire que le harcèlement sexuel est la plaie du monde de l'entreprise. D'ailleurs, dès que j'aurai parlé à votre patron, vous serez viré.

Painnoir. Mon nom est sur l'affiche.

Bossdure. Mais les clients s'en foutent des affiches. C'est la marchandise qu'ils achètent.

Painnoir. Un mercantile, nous ne parlons pas la même langue !

Bossdure. *(Montant sur la scène).* Si cette demoiselle décidait de porter plainte pour harcèlement sexuel, elle pourrait mettre la boîte en faillite.

Painnoir. Si les metteurs en scène ne peuvent plus montrer aux comédiennes comment respirer avec le ventre, le métier va perdre des vocations.

Bossdure. Je suis sérieux. *(À Sonia).* Mademoiselle, au nom de l'esprit d'entreprise, je vous demande de ne pas porter plainte.

Sonia. J'accepte ! *(Amusée).* À condition que vous me promettiez, dorénavant, de me protéger des satyres qui peuplent cette société.

Bossdure. Vous pouvez compter sur moi ! *(À Painnoir).* Vous avez entendu ? On aimerait vous savoir dehors !

Painnoir voudrait résister, mais l'autre le menace physiquement. Il part dans les coulisses.

Scène 4

Sonia. Merci !

Bossdure. C'est peu de choses !

Sonia. Ainsi, vous êtes le propriétaire de l'Étrange Théâtre ?

Bossdure. Pardon ?

Sonia. Vous êtes le propriétaire de l'Étrange Théâtre ?

Bossdure. Je ne comprends pas.

Carole. *(Entrant et rattrapant la gaffe).* C'est vous qui avez trouvé le nom !

Bossdure. Moi ?

Carole. Vous avez dit à Sylvio que ce lieu ressemblait à un théâtre !

Bossdure. Je m'en souviens.

Carole. Sonia, peux-tu aller prévenir nos amis que monsieur Bossdure est là !

Sonia aimerait rester, mais le ton de Carole sait se montrer autoritaire.

Tu seras gentille !

Sonia sort.

Scène 5

Bossdure. *(Sincèrement admiratif).* Vous avez de l'autorité !

Carole. Je me défends.

Bossdure. J'aime les femmes qui ont de l'autorité.

Carole. C'est rare chez un homme.

Bossdure. *(Intimidé, il regarde la scène).* C'est vrai que ça ressemble à un théâtre.

Carole. Un théâtre un peu étrange.

Bossdure. Exact !

Carole. D'où le nom !

Bossdure. L'Étrange Théâtre !

Un temps, il réfléchit.

Je ne suis pas sûr que ce soit très commercial !

Carole. Ça le deviendra !

Bossdure. Je vous fais confiance. Dites, qui est le jeune fou que j'ai vu tout à l'heure ?

Carole. Un collaborateur de Sylvio !

Bossdure. Il devra s'en séparer.

Carole. Entièrement d'accord avec vous.

Bossdure. Il vous a harcelé aussi ?

Carole. Je le crois davantage intéressé par la demoiselle que vous avez vue.

Bossdure. (*Amusé*). Elle lui a donné une belle baffe.

Carole. Elle remonte dans mon estime. (*Pensant au rôle de Phèdre*). Je vais peut-être avoir droit à plus d'égard.

Bossdure. (*Ne comprenant pas la dernière phrase de Carole*). Vous pouvez vous expliquer ?

Carole. Disons que l'opinion qu'il se fait de vous dépend de votre disponibilité. Vous voyez ce que je veux dire ? (*Un temps*). C'est fréquent dans notre milieu.

Bossdure. (*Faisant celui qui comprend*). Et comme vous n'étiez pas suffisamment disponible, il vous a sous-estimée.

Carole. Voilà !

Bossdure. Voulez-vous que j'intervienne auprès de Sylvio ?

Carole. Non ! Entre nous, c'est mieux comme ça !

Bossdure. Vous êtes bizarre !

Carole. Je n'aime pas que l'on intervienne pour moi !

Bossdure. Vous aimez l'indépendance !

Carole. J'aime faire ce que je veux, quand je veux et où je veux.

Bossdure. Il faut de l'argent pour ça !

Carole. Un jour, j'en aurai. Vous verrez !

Bossdure. Je vous crois ! D'ailleurs, qui sait ? Cette idée de nouveau marketing va peut-être tous nous enrichir. Ceux qui ont commencé avec Microsoft sont devenus richissimes. Cela dit, votre patron devra perdre un peu de sa naïveté.

Carole. Comment ça ?

Bossdure. Savez-vous qu'il avait oublié de faire breveter son idée ! Vous imaginez ! N'importe qui aurait pu lui piquer son concept !

Carole. Aurait pu ?

Bossdure. Pour une fois, j'ai fait une bonne action. Je l'ai brevetée en son nom. Ne lui dites pas ! Il doit être serré financièrement et voudrait me rembourser. Il aura le temps de le faire lorsqu'il sera riche.

Carole. Vous êtes gentil !

Bossdure. J'aime être utile. D'ailleurs, à ce sujet, voulez-vous que je vous entraîne ?

Carole. Pardon ?

Bossdure. C'est ce soir, le grand jour ! Je peux vous entraîner pour la vente ! J'ai promis à votre patron de ne pas venir ... Question de superstition, paraît-il ! Par contre, il ne m'a pas interdit de vous aider à vendre. (*Un temps*). À ce sujet, vous ne trouvez pas cette affiche un peu bizarre ?

Carole. Pourquoi ?

Bossdure. On ne sait même pas ce qu'on vend !

Carole. On avait peur que la marchandise n'arrive pas. C'est une première, on improvise un peu.

Bossdure. Pourquoi Phèdre ?

Carole. Pour attirer du monde !

Scène 6

Jean-François arrive avec quelques sacs de patates.

Jean-François. Ça y est, j'ai les patates !

Carole. Les quoi ?

Jean-François. Les patates ! Sept sortes ! On ne croirait pas, hein ?

Un temps, il montre les patates dont il parle.

Je vous présente la Charlotte indispensable pour les pommes vapeurs. Et voici la BF15 qui affinera votre soupe. Et puis, la Bintje : si vous aimez la frite. Et surtout la rosas, tellement rouge qu'on croirait une tomate.

Carole. Sylvio est là ?

Jean-François. Non, il discute avec Painnoir qui veut virer Sonia parce qu'elle n'arrive pas à faire le lion. Il prétend connaître quelqu'un qui pourrait reprendre le rôle de Phèdre au pied levé !

Bossdure. (*Ne voyant pas le rapport avec la vente*). Il est fou !

Jean-François. (*Pensant théâtre*). Complètement !

Carole. Je vais la défendre !

Elle sort.

Scène 7

Bossdure. Dites à Sylvio que je la soutiens ! (*À Jean-François*). Il faudrait peut-être que j'y aille ?

Jean-François. (*Pensant que Sylvio va parler théâtre*). Non, surtout pas ! (*Trouvant un argument*). Il faut que Sylvio prouve son autorité.

Bossdure. Vous avez raison !

Jean-François. De toute façon, il ne cédera pas.

Bossdure examine les patates attentivement.

Bossdure. Je ne savais pas qu'il y avait plusieurs sortes de patates.

Jean-François. C'est fou !

Bossdure. C'est vous qui allez les présenter ?

Jean-François. Non ! (*Faussement triste*). Hélas, j'aimerais bien !

Bossdure. (*Sincèrement désolé*). Je n'ai pas contribué à votre promotion ?

Jean-François. Vous lui avez dit que je ne convenais pas comme vendeur alors, il m'a distribué dans Phèdre.

Bossdure. C'est quoi cette histoire de Phèdre ?

Jean-François. Une pièce de Racine !

Bossdure. (*Choqué qu'on puisse l'imaginer inculte*). Merci, je ne suis pas con !

Jean-François. (*Faussement ingénu*). Sylvio ne vous a pas dit ?

Bossdure. Non, (*comme pour l'excuser*) il est assez secret comme garçon !

Jean-François. Vous savez que nous avons tous plus ou moins une formation de comédien.

Bossdure. Je commence à le deviner.

Jean-François. Et bien, on va jouer Phèdre et en même temps, on va en profiter pour vendre des patates.

Bossdure. (*Admiratif*). Faut oser !

Jean-François. (*Voulant parler de lui*). Et moi, je joue...

Bossdure. (*S'intéressant à la seule chose importante*). Mais alors, qui vend les patates ?

Jean-François. (*Ayant pris sa décision*). Painnoir !

Bossdure. (*Ayant la réaction qu'attendait Jean-François*). Ah non ! Pas lui ! Il va être viré et ne fera aucun effort pour vendre.

Jean-François. Remplacez-le !

Bossdure. Sylvio ne sera pas d'accord. Il ne veut pas que j'assiste à la première vente pour une question de superstition.

Jean-François. Je lui ferai changer d'avis. Après tout, vous n'y assistez pas, vous y participez.

Bossdure. (*Montrant sa force*). De toute façon, si votre Painnoir voulait s'imposer, je le calmerais.

Jean-François. Parfait ! Où allons-nous cacher les patates ? (*Pour lui-même*). Il faut que ce soit une surprise.

Bossdure. Une surprise ?

Jean-François. On attire les gens grâce à une pièce que tout le monde connaît et puis, on en profite pour vendre notre nouvelle méthode de marketing. Si les spectateurs voient les patates en entrant, ils risquent de deviner.

Bossdure. (*Admiratif*). Fort, très fort !

Jean-François. (*Prenant une brochure*). Je vais écrire sur cette brochure quand vous devez entrer et où je cache les patates. Pendant ce temps, étudiez les différentes sortes de patates. Tenez, voici une description que m'a donnée l'épicière.

Il lui tend un papier.

Vous pourrez la rendre commerciale ?

Bossdure. C'est mon métier ! Dites, c'est quoi cette histoire d'animal ?

Jean-François. On fait, tous, un animal pour que les gens comprennent que c'est de la vente.

Bossdure. Et moi, je fais quel animal ?

Jean-François. (*Réfléchissant*). L'âne ! Depuis le Moyen Age, c'est lui qui porte les patates.

Bossdure. Fort ! Très fort ! Par contre, pour travailler, il faut que je m'isole. Vous m'excuserez ?

Jean-François lui montre qu'il l'excuse. Bossdure sort. Jean-François installe les patates dans leur cachette. Lorsqu'il a terminé, il reprend sa brochure et note.

Scène 8

Sylvio. (*Entrant et voyant Jean-François le nez dans sa brochure*). Ce n'est jamais bon de relire avant de jouer. Que penses-tu de la dispute entre Painnoir et Sonia ?

Jean-François. Il l'a mise dans Phèdre pour se la taper, il a échoué et maintenant il veut la virer. C'est lui qu'il faut virer.

Sylvio. C'est ce que je pense aussi. (*Un temps*). Que penses-tu d'elle dans le rôle de Phèdre ?

Jean-François. Elle manque d'expériences !

Sylvio. Pourtant, c'est elle. C'est évident !

Jean-François. Oui, mais dans dix ans. (*Un temps*). Si tu me l'avais demandé, je t'aurais écrit une adaptation de Phèdre où elle aurait été parfaite.

Sylvio. Je me demande bien comment ?

Jean-François. De toute façon, à deux heures de la première, c'est trop tard !

Sylvio. On va se planter !

Jean-François. On dira que c'est la faute du metteur en scène. Il faut bien qu'ils servent à quelque chose.

Sylvio. J'ai été stupide de confier la mise en scène à Painnoir.

Jean-François. Pourquoi ne l'as-tu pas faite, toi-même ?

Sylvio. J'ai douté de moi. J'ai tellement rêvé de ce moment que j'ai foncé dans tous les sens. Si le public n'aime pas, on le remboursera.

Jean-François. Tu crois que c'est une bonne habitude à prendre, ça ?

Sylvio. Pauvre Sonia, elle monte sur scène pour la première fois et si elle se plante, ce sera la dernière.

Jean-François. Pas dit ! Cette fille est une comique ! On lui expliquera.

Sylvio. Toi, sous prétexte que tu écris des comédies, tu vois des comiques partout !

Scène 9

Painnoir. (*Entrant*). Patron, j'ai fait une grave erreur ! Mais je me permets d'insister, il faut virer Sonia.

Sylvio. Non !

Painnoir. J'en connais une qui est prête à la remplacer. Elle sera dix fois mieux qu'elle.

Sylvio. Non ! Même si c'était vrai ! On prend le temps qu'il faut pour distribuer un rôle, mais une fois que c'est fait, on ne change plus.

Painnoir. Ce n'est pas très pro.

Sylvio. (*Un temps, expliquant sa philosophie*). Quelle que soit la personne qui joue un rôle, on peut toujours trouver un interprète qui sera meilleur. Tous ceux qui font du théâtre le savent.

Un temps, Il précise sa pensée.

Quand on commence à virer, ceux qui jouent craignent d'être remplacés. Et comme ils ont peur, ils ne sont pas heureux et comme ils ne sont pas heureux, ils ne sont pas bons. Et comme ils ne sont pas bons, le public y perd. Voilà pourquoi, chez nous, celui qui obtient un rôle, le garde.

Jean-François. En plus, je peux le vieillir au fur et à mesure.

Painnoir. Je crains que tu ne doives choisir entre une comédienne et ton metteur en scène.

Sylvio. (*Refusant de céder au chantage*). On ne vire personne. Mais on ne retient personne. La porte est grande ouverte.

Painnoir. Je suis à deux doigts de te demander d'enlever mon nom de l'affiche.

Jean-François. (*Se proposant pour effacer*). J'ai du typex.

Painnoir. (*À Jean-François*). Mon cher, c'est un mot de trop. Sachez-le, je ne mettrai jamais vos pièces en scène.

Jean-François. Ça, je le savais déjà. Regarde cette affiche, je la porte toujours sur moi car c'est la plus belle du monde.

Il lui tend une affiche.

Painnoir. (*Lisant*). Sacha Guitry ! Mon père avait raison !

Jean-François. Sais-tu pourquoi c'est la plus belle affiche du monde ?

Painnoir fait signe non.

Parce qu'il n'y a pas de metteur en scène.

Painnoir. Oui mais fort heureusement, nous vivons une époque où l'on imagine mal une affiche de théâtre sans metteur en scène.

Sylvio. Il a raison. Souviens-toi ! (*Un temps*). Lors de ta première pièce, la première question que le journaliste t'a posée.

Jean-François. Qui met en scène ? Quand je lui ai dit que c'était moi, il a dit qu'il ne traitait pas des spectacles amateurs.

Painnoir. (*Triomphant*). Alors, on vire Sonia ?

Jean-François. (*Comme une illumination*). Aimé Stelling !

Sylvio. Qui ?

Jean-François. Un oncle qui est mort quand j'avais douze ans. À quatre-vingts ans, il jouait aux petits soldats avec moi. Je lui dois bien une petite notoriété posthume. On n'a qu'à mettre son nom sur l'affiche à la place de celui de Painnoir.

Sylvio. En plus, ça donnera une petite note anglaise du plus bel effet.

Jean-François. (*Amusé*). Un Anglais qui monte Racine, c'est du plus bel effet !

Painnoir. (*Paniqué*). Bon, je cède devant la dictature. Mais je ne suis en rien responsable du jeu de Sonia.

Scène 10

Sonia arrive sur scène.

Painnoir. (*Sortant*). Ce soir, Mademoiselle, je ne vous regarderai pas !

Sonia. (*À Sylvio*). Je suis vraiment si mauvaise ?

Sylvio. Mais non !

Sonia. Au début, je sentais bien le rôle. Et puis, peu à peu, je me suis angoissée.

Jean-François. C'est sa mise en scène qui fait ça !

Sylvio. Allez, ne t'inquiète pas ! Tout ira bien.

Il sort

Scène 11

Sonia. J'avais moins peur la dernière fois.

Jean-François. La dernière fois ?

Sonia. Oui ! À l'école, j'ai joué la « peur des coups » de Courteline.

Jean-François. Non !

Sonia. C'était plus facile, il suffisait de penser au texte.

Jean-François. Mais ici aussi.

Sonia. Vraiment ?

Jean-François. Oublie tout ce que Painnoir t'a dit, pense au texte que tu dis et fais naturellement les gestes qui te viennent.

Sonia. Drôle de conseil !

Jean-François. Il est de Sacha Guitry. S'il était enseigné dans les conservatoires, il y aurait plus de monde dans les salles subventionnées. (*Un temps*). Et c'était marrant, Courteline ?

Sonia. Il nous est arrivé plein de catastrophes.

Jean-François. Non ?

Sonia. Si ! On a dû improviser tout le temps.

Jean-François. (*Heureux à l'idée de ce qui risque de se passer*). Non ?

Sonia. Si !

Jean-François. Dis donc, si des catastrophes arrivaient ce soir, tu saurais t'adapter ?

Sonia. Oui, mais je risque de les faire rire.

Jean-François. Pourquoi pas ? Ce qui compte, c'est qu'ils se marrent. Ecoute-les et suis-les !

Ils sortent.

ACTE 3

Scène 1

On entend les trois coups. Quand la lumière apparaît, Sonia et Carole sont sur scène. Elles jouent très sérieusement.

Carole. Songez qu'un même jour leur ravira leur mère
Et rendra l'espérance au fils de l'étrangère,
À ce fier ennemi de vous, de votre sang,
Ce fils qu'une Amazone a porté dans son flanc
Cet Hyppolyte

Sonia. Ah ! Dieu !

Carole. Ce reproche vous touche ?

Bossdure. *(Entrant avec une patate, faisant l'âne).* Hi han ! Hi han ! Elle vous touchera aussi cette Charlotte à trois euro le kilo.

Sonia. *(Continuant à jouer).* Malheureuse, quel nom est sorti de ta bouche ?

Bossdure. Il est sorti pour laisser place aux pommes vapeurs. Pommes vapeurs que seule cette charlotte peut représenter.

Il retourne dans sa cachette.

Carole. Et bien ! Votre colère éclate avec raison :
J'aime à vous voir frémir à ce funeste nom.

Bossdure. *(Sa tête apparaît).* Charlotte ! *(Sa tête disparaît).*

Sonia. Quand tu sauras mon crime, et le sort qui m'accable,
Je n'en mourrai pas moins, j'en mourrai plus coupable

Carole. Madame, au nom des pleurs que pour vous j'ai versés,
Par vos faibles genoux que je tiens embrassés,
Délivrez mon esprit de ce funeste doute.

Sonia. Tu le veux. Lève-toi !

Carole. Parlez : je vous écoute.

Sonia. Ciel ! Que lui vais-je dire ? Et par où commencer ?

Bossdure. *(Apparaissant).* Par la Bintje ! En tout cas si vous voulez faire des frites.

NOIR

Scène 2

Quand la lumière se rallume, nous sommes au milieu de la pièce. Sonia et Carole se sont habituées aux entrées de Bossdure. Les animaux deviennent de plus en plus importants.

Sonia. A-t-il pâli pour moi ? Me l'a-t-il arrachée ?
Il suffit que ma main l'ait une fois touchée,
Je l'ai rendue horrible à ses yeux inhumains,
Et ce fer malheureux profanerait ses mains.

Bossdure. *(Entrant, impressionné).* Après un tel truc, je vous conseille d'essayer la patate BF15. La meilleure patate pour la soupe !

Carole. *(À Bossdure).* Attends, ce n'est pas fini !

(Jouant). Ainsi, dans vos malheurs, ne songeant qu'à vous plaindre,
Vous nourrissez un feu qu'il vous faudrait éteindre.

Bossdure. Avant d'éteindre, attendez tout de même que la soupe soit chaude !

NOIR

Scène 3

Quand la lumière se rallume, nous sommes à la fin de la pièce. Sonia et Carole jouent en comique.

Sonia. Chère Oenone, sais-tu ce que je viens d'apprendre ?

Carole. Non ; mais je viens tremblante, à ne vous point mentir.
J'ai pali du dessein qui vous a fait sortir.

Bossdure. *(Entrant).* Vous avez essayé la Rosas ! Elle est tellement rouge qu'elle devrait vaincre votre pâleur !

Il joue avec la patate.

Carole. J'ai craint une fureur à vous-même fatale.

Sonia. Oenone, qui l'eût cru ? J'avais une rivale !

Carole. Comment ?

Sonia. Hippolyte aime, et je n'en puis douter.
Ce farouche ennemi qu'on ne pouvait dompter,
Qu'offensait le respect, qu'importunait la plainte,
Ce tigre, que jamais je n'aborderai sans crainte,
Soumis, apprivoisé, reconnaît un vainqueur ;
Aricie a trouvé le chemin de son cœur.

ACTE 4

Scène 1

Carole est seule en scène et on peut croire que le rideau est fermé.

Carole. Finalement, ça ne s'est pas trop mal passé.

Bossdure. (*Entrant et faisant allusion à ce qui se passe dans la salle, derrière le rideau*). Vous n'allez pas recevoir les félicitations ?

Carole. Je croyais qu'on allait se planter, je n'ai prévenu personne.

Bossdure. Vous vous êtes bien foutue de moi !

Carole. On voit beaucoup de non-comédiens qui croient jouer mais quelqu'un qui débute dans le théâtre sans le savoir, je crois que vous êtes le premier.

Bossdure. Rigolez !

Carole. Vous nous en voulez ?

Bossdure. Un peu ! Mais quand je vous regarde, ça aide à faire passer la rancœur.

Carole. C'est une déclaration ?

Bossdure. Je n'oserais jamais ! Vous faire une déclaration alors que j'ai été si ridicule !

Carole. Vous n'avez pas été ridicule !

Bossdure. Disons naïf !

Carole. Mais non ! Vous vivez le monde des affaires comme eux vivent le théâtre, avec passion. Le problème avec les passions, c'est qu'elles sont gourmandes. Elles ont besoin de matière. Aussi, dès que quelque chose vous apparaît capable d'alimenter votre passion, vous ne demandez qu'à croire et vous devenez crédule. Quiconque a fréquenté le milieu du théâtre peut vous comprendre.

Bossdure. N'empêche qu'ils m'ont dupé.

Carole. Dites-leur que vous avez inventé une nouvelle forme de théâtre capable de les faire monter sur scène tous les jours et ils marcheront encore plus vite que vous.

Bossdure. Eux ! (*Un temps*). Et vous ?

Carole. Moi, c'est différent ! J'ai fait du théâtre parce que j'aime les gens passionnés. Un peu comme les romantiques qui sont amoureux de l'amour. Moi j'ai la passion de la passion. Dans le théâtre, j'étais sûre de trouver des gens passionnés. Mais, dans le fond,

Elle montre le décor

tout ça ne me semble pas très sérieux.

Bossdure. Vous aimez les gens passionnés ?

Carole. Oui !

Bossdure. Je me trompe où vous m'avez, tout à l'heure, traité de passionné.

Carole. Vous ne vous trompez pas !

Bossdure. En tant que passionné, aurai-je des chances ?

Carole. Ça ne coûte rien d'essayer.

Bossdure et Carole s'embrassent !

Scène 2

Jean-François. (*Entrant, il les surprend*). Ah, voilà déjà un problème de résolu !

Ils s'arrêtent de s'embrasser.

Ne vous dérangez pas pour moi !

Bossdure. Je devrais vous casser la figure !

Jean-François. (*Faisant allusion à l'embrassade*). Alors que je fais votre bonheur. Comme dirait Guitry « on ne remercie jamais les gens qui vous ont fait du bien ».

Scène 3

Sylvio. (*Entrant et fonçant vers Jean-François*). Tu es content ?

Jean-François. (*Bas à Carole*). Tu n'aurais pas une sœur jumelle qui pourrait s'occuper de Sylvio ? (*À Sylvio*). T'as entendu les rires ? Le public, lui, est content.

Sylvio. Tu nous as tous roulés !

Bossdure. (*À Sylvio*). C'est l'hôpital qui critique la charité. Et moi ? Vous ne m'avez pas roulé, peut-être ?

Jean-François. (*Au public*). Et si nous nous pardonnions les uns les autres !

Sylvio. (*À Bossdure*). Je suis désolé, mais vous comprenez ...

Bossdure. (*L'interrompant*). Je sais, la passion !

Jean-François. Mais oui ! La passion excuse tout !

Sylvio. Et quand est-ce que tu as eu la passion de saboter Racine ?

Jean-François. J'ai la passion de faire rire comme toi tu as la passion du théâtre ! Parce que le rire, ça rend heureux ! D'ailleurs, tu es de mauvaise foi. Tu étais persuadé qu'on allait nous siffler et tout le monde s'est marré !

Scène 4

Painnoir. (*Entrant*). Ce n'est pas vrai ! Dites-moi que ce n'est pas vrai ! Dans la salle, j'avais fait venir trois maîtres du conservatoire. Justement ceux qui ont dit que mes mises en scène avaient du génie. Deux m'ont tourné le dos et le troisième m'a giflé en me traitant de boulevardier.

Jean-François. Quel culot ! C'est toi qui as eu l'idée des animaux. On l'a trouvée tellement géniale qu'on a voulu que le public la voie. D'ailleurs, il l'a vue. Qu'est-ce qu'il riait !

Painnoir. Taisez-vous, Monsieur ! Vous êtes un monstre. Mais enfin, quand avez-vous répété ça, dans mon dos ?

Jean-François. On n'a pas répété, tout était improvisé !

Painnoir. Vous mentez ?

Jean-François. (*Saisissant l'occasion de se faire mousser*). C'est vrai, j'ai écrit les improvisations en cachette.

Painnoir. Et Sonia n'a pas hésité à tomber si bas !

Jean-François. Sonia est une comique. Elle a laissé parler son instinct.

Painnoir. Elle a fait n'importe quoi !

Jean-François. Non, elle a fait quelque chose que tu n'as jamais appris au conservatoire, elle a écouté le public. Ensuite elle l'a suivi. Puis, elle a joué comme tu ne joueras jamais. En plus, je vais te dire un secret, elle a pris son pied.

Painnoir. (*À Bossdure*). Et vous ?

Bossdure. Moi, j'ai un alibi. Je ne savais pas que je jouais.

Painnoir. (*À Sylvio*). Tu n'as pas pu approuver ça !

Sylvio. (*Tel un général*). Je ne l'ai pas approuvé, je l'ai organisé. J'ai demandé à Jean-François de préparer un impromptu afin de suppléer à l'inexpérience de Sonia et à ton idée saugrenue des animaux. Et il a eu cette idée des pommes de terre. Il a parié que Sonia était une comique et il a gagné. (*Solennel*). Bravo, Jean-François.

Jean-François. (*Admirant le culot*). Tout le plaisir était pour moi, Sylvio.

Painnoir. Vous allez enlever mon nom de l'affiche !

Sylvio. D'accord !

Painnoir. Sinon je porte plainte.

Sylvio. D'accord !

Jean-François. Et on mettra Aimé Stelling ?

Sylvio. D'accord !

Jean-François. Il faudra tout de même que je pense à déposer l'impromptu. Tout travail mérite salaire et le droit d'auteur est le salaire de l'auteur. Comme de toute façon, on doit refaire l'affiche pour enlever Painnoir, je propose : Jean-François Dugeon et Jean Racine présentent Phèdre dans une mise en scène d'Aimé Stelling.

Sylvio. Non c'est l'Étrange Théâtre qui présente. Les auteurs se retrouvent après le titre derrière le « de ».

Un temps, Jean-François est déçu.

Demande à Racine, il est d'accord.

Jean-François. Il est trop cool, ce garçon !

Scène 5

Sonia. (*Arrivant sous les applaudissements*). Mes parents sont fous de joie. Ils m'ont avoué qu'ils avaient peur de s'emmerder.

Sylvio. Je vais aller me changer. On va manger où ?

Carole. (*Parlant pour elle et Bossdure*). Vous ne nous en voulez pas si nous ne vous accompagnons pas.

Bossdure. Mais demain, c'est promis !

Carole et Bossdure saluent et sortent. Sylvio sort.

Jean-François. (*Le suivant*). Attendez-moi !

Scène 6

Painnoir. Alors ? Tu es contente de toi !

Sonia. Mes parents ont aimé.

Painnoir. Je ne les savais pas spécialisés dans le théâtre.

Sonia. Ben non, ils n'y allaient plus. Les dernières fois, ils s'y étaient ennuyés.

Painnoir. Je suppose qu'il s'agissait de comédiens professionnels respectant au mot près un grand texte et obéissant aveuglément à une mise en scène réfléchie.

Sonia. Je ne sais pas. En tout cas, comme ils n'avaient rien compris et craignaient de passer pour des idiots en demandant une explication, ils n'y étaient plus allés.

Painnoir. Je suppose que tu vas continuer à travailler avec eux.

Sonia. Oui ! Jean-François m'a dit qu'il allait m'écrire un rôle.

Painnoir. Un grand classique, ce Jean-François ! Belle carrière ! Tu sais que tu ne joueras jamais nulle part ailleurs !

Sonia. Pourquoi ?

Painnoir. Parce qu'il y a des gens sérieux dans le théâtre. Et que ces gens sérieux n'aiment pas les j'en foutre ! Sylvio a rusé pour obtenir ce lieu, Carole fait ce qu'il faut pour qu'il le garde, bravo l'artiste ! Mais, on ne les engagera nulle part !

Sonia. T'es sûr !

Painnoir. Tu aurais vu la tête des dix personnes que j'ai invitées.

Sonia. Tes professeurs !

Painnoir. Eux ce n'est rien ! J'avais invité des responsables du milieu de la culture dans l'espoir qu'ils achètent le spectacle. De vrais professionnels du Ministère qui ne viennent pas au théâtre pour le plaisir, mais parce qu'ils travaillent.

Sonia. Pourtant, les gens ont ri.

Painnoir. Dommage ! Regarde bien ce lieu, tu y passeras toute ta vie et je te souhaite bien du plaisir. Adieu !

Scène 7

Il sort. Sonia se promène. Sylvio arrive.

Sonia. Euh !

Sylvio. J'ai entendu.

Sonia. Il dit vrai ?

Sylvio. Oui ! La soirée que nous venons de passer est ce que nous pouvons rêver de mieux.

Sonia. On n'ira jamais ailleurs ?

Sylvio. Je ne crois pas. Ce lieu est trop petit pour nous faire connaître. Il nous donnera juste assez pour vivre, mais ne nous rendra jamais riches ni célèbres.

Sonia. Mais pourquoi faites-vous tout ça ?

Sylvio. Pour vivre ce que nous avons vécu ce soir !

Sonia. Et tu resteras ici toute ta vie ?

Sylvio. Oui ! Il est petit notre théâtre, mais on y est chez nous. On y fait ce qu'on veut, loin des clans tenus pas les financiers, les pistonnés ou les intellos. En plus, il a été très gentil avec toi ! Ce soir, il t'a offert ce qu'il pouvait offrir de mieux. Sa manière à lui de te dire qu'il est prêt à t'accueillir. Mais, c'est à toi de choisir.

Sonia. Et la porte est ouverte !

Sylvio. C'est toi qui décides, Sonia.

Elle sort et croise Jean-François.

Scène 8

Jean-François. Elle en tire une tête notre future vedette.

Sylvio. Painnoir lui a fait le coup du théâtre réservé à une élite qui ne l'acceptera jamais. Il lui a fait croire que puisqu'elle avait joué ici, elle ne jouerait jamais ailleurs.

Jean-François. Et elle l'a cru ?

Sylvio. Bien sûr ! Puisque je lui ai dit que c'était vrai !

Jean-François. Pourquoi ?

Sylvio. Parce que ce serait trop facile. Nous, pour arriver jusqu'ici, on a rêvé pendant des années, on a suivi des cours, passé un concours ...

Jean-François. Le conservatoire ! Pour ce que tu y as appris.

Sylvio. Oui, mais on s'y est battu. Et depuis, on rame ! Tous nous ramons ! Chacun à notre façon ! Certains développent leur carnet d'adresses, d'autres passent leur vie à passer des auditions, d'autres encore montent de minuscules projets comme nous. Même cet imbécile de Painnoir rame. Toutes ces galères dont on n'est jamais sûr qu'un jour, elles seront payées de retour, c'est la

déclaration d'amour que nous faisons au théâtre. Et Sonia, qu'a-t-elle fait pour prouver qu'elle aimait le théâtre ?

Jean-François. Et bien, elle aura eu de la chance, tant mieux pour elle.

Sylvio. Non ! Le théâtre, ça se mérite !

Jean-François. En somme, tu la testes !

Sylvio. Non, je (*insistant sur le l'ai*) l'ai testée. Et je crains bien que le test n'ait pas été concluant. T'as vu sa tête ! Je crois que tu devras trouver une autre comique.

Jean-François. C'est dommage ! En plus, Carole choisit la fortune. Je l'ai surprise embrassant Bossdure. Je la connais, la Carole ! Il y a plus de chances qu'il ne l'attire vers les affaires, qu'elle vers le théâtre.

Sylvio. C'est probable !

Jean-François. Je te préviens que, dans mes vingt-huit pièces, il n'y en a aucune pour deux comédiens.

Sylvio. Ecris-en une ! Il te suffit de trouver un bon sujet.

Jean-François. Caser un suspens à deux, ce n'est pas facile ! Je peux commencer par un coup de téléphone ! Mais celui qui arrive en retard ne comprendra rien à la pièce.

Sylvio. Et un sujet historique ? Les gens connaissent la fin alors que les protagonistes l'ignorent. Ça pourrait tenir comme suspens !

Jean-François. Ça vaudrait le coup d'essayer !

Sonia entre sans qu'ils ne la voient.

Jean-François. Il est vraiment petit notre théâtre

Sylvio. Il ne nous rendra jamais riches, ni célèbres !

Sonia. Mais on y est chez nous !

Ils se lèvent, l'embrassent et le rideau se ferme.

Bernard FRPIAT 25 rue de la Croix Nivert 75015 PARIS

Tél. : 01.47.83.94.72.

<http://b.fripiat.googlepages.com/>

b.fripiat@noos.fr

Dépôt : SABAM (Belgique) Responsable : Yves Haubourdin

(00 32 2 286 82 73) yves.haubourdin@sabam.be

Merci de noter que cette pièce est déposée à la SABAM et non à la SACD

Du même auteur...

Le Juge et le Ministre suivi des **Killers** (théâtre). Paris 2005.
Éditions GUNTEN.

Les Killers « *Je ne connais rien de plus jubilatoire que d'interpréter un personnage qui assouvit une légitime vengeance. Il suffit de voir le nombre de vedettes qui ont joué le Comte de Monte-Cristo. Malheureusement, de tels rôles au féminin sont rares. Il faut dire que la vengeance nécessite une vive intelligence et que la plupart des auteurs sont des hommes... Lorsque s'est présentée l'occasion de jouer Sylvie qui, pendant plus d'une heure, se venge patiemment d'un mufler qui s'est cru killer, je ne l'ai pas laissée passer. On devrait conseiller la lecture de cette pièce à toute femme victime d'une goujaterie.* »
(Nadia Moreau, Comédienne)

Le Juge et le Ministre « *Deux êtres forts, durs, insensibles (en tout cas en apparence) qui s'affrontent droit dans les yeux est toujours un spectacle original. En jouant ce rôle du Juge, je me remémore les westerns de Sergio Leone qui ont bercé mon enfance. Avec un plaisir extrême, j'y retrouve la même force, la même tension et, surtout, le même humour.* » (Jean-François Warmaes, Comédien).

Les Monstres ordinaires (recueil de nouvelles). Paris 2003.
Éditions GUNTEN.

22 textes inspirés de la fable « le loup et l'agneau » qui racontent l'histoire tragique de la violence face à l'innocence, du pouvoir de la méchanceté sur la gentillesse. Parfois la gentillesse prend le dessus, mais n'utilise-t-elle pas une autre forme de méchanceté ? « *Si ces innocents récits pouvaient apporter un réconfort aux agneaux et dépouiller les loups de leur carapace de faux prétextes, ils n'auraient pas été complètement inutiles. En tout cas, il faudrait les conseiller à toute personne qui possède une ombre de pouvoir* » (Aimé Stelling)

Winston Churchill. La décision qui sauva le monde (théâtre).
Paris 2001. Éditions de l'Harmattan.

La pièce décrit l'hypothétique rencontre entre Churchill et Hess, le 10 mai 1941. Hess veut que l'Angleterre cesse le combat, Churchill voudrait savoir quand l'Allemagne attaque la Russie. Chacun essaye de soutirer à l'autre ce qu'il désire. N'hésitant pas à puiser dans des documents historiques et dans les discours de Churchill, elle permet de comprendre comment et pourquoi ce dernier prit la décision de poursuivre la lutte. Décision qui sauva le monde.

Le Siècle des Pardase (roman). Paris. 2000. Éditions GUNTEN

Nous sommes le 21 novembre. Bertrand Pèlerin déposé voilà 27 ans dans un orphelinat par sa mère soucieuse de le protéger a reçu une lettre bizarre l'invitant à retrouver ses origines. Il va découvrir les branches survivantes de cette famille de fous, son histoire et vivre un week-end que les vieux auraient voulu pacifique, mais qui sera meurtrier car la vengeance de Théophile Pardase ne s'arrête que le lundi 23 novembre.

Se Réconcilier avec l'Orthographe. Paris. 1997. Éditions DEMOS

Cette méthode, évitant les règles grammaticales, offre une multitude de moyens mnémotechniques empreints d'humour afin d'écrire sans faute.

Comment réussir vos examens ? Paris. 2007. Éditions DEMOS.

Partant du principe que l'intelligence ne vous dispense pas d'être malin, ce livre vous offre une série d'astuces afin de mettre toutes les chances de votre côté.

99 questions à mon coach d'orthographe. Paris. 2008. Éditions DEMOS.

Au pluriel, faut-il un s à euro ? Quand écrit-on j'ai et j'aie ?

Depuis quinze ans, Bernard Fripiat répond à ces interrogations lors de stages d'orthographe que fréquentent chefs d'entreprises, assistantes de direction, commerciaux, informaticiens... Ce sont ces questions et ses réponses que vous retrouverez regroupées dans cet ouvrage. Chaque question se termine par une saynète qui résume avec humour la problématique exposée.

Pièces de théâtre accessibles gratuitement sur Internet <http://b.fripiat.googlepages.com/>

Bernard FRIPIAT. 25 rue de La Croix Nivert. 75015 Paris. Tél. : 01.47.83.94.72.
b.fripiat@noos.fr